Document generated on 04/24/2024 3:56 a.m.

Les Cahiers des dix

Lionel Groulx, historien

Pierre Trépanier

Number 47, 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1015597ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1015597ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trépanier, P. (1992). Lionel Groulx, historien. *Les Cahiers des dix*, (47), 247–277. https://doi.org/10.7202/1015597ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lionel Groulx, historien[1]

par Pierre Trépanier

Les spécialités scientifiques sont le grand scandale des gens du monde, comme les généralités sont le scandale des savants.

Renan[2]

Le chanoine Lionel Groulx était davantage un professeur — de grand mérite, d'ailleurs — et un éveilleur de conscience qu'un historien. En tant qu'historien, il a été surestimé. Son principal titre à cette qualité est *l'Enseignement français au Canada*[3]. L'importance que Groulx a prise dans ce qu'on pourrait appeler la mythologie canadienne-française vient du besoin qu'ont toujours éprouvé les Canadiens français de s'incarner dans un homme. Déçus de Bourassa, dont ils s'apercevaient enfin qu'il n'avait jamais été le nationaliste canadien-français qu'ils croyaient, ils se sont rattrapés sur Groulx. Voilà en substance, même presque mot pour mot, l'opinion que Robert Rumilly me confiait en 1972, non sans ménagement[4]. Qu'en est-il au juste?

---

1. Le 6 novembre 1990, la Fondation Lionel-Groulx et le département d'histoire de l'Université de Montréal tenaient un colloque à l'occasion du 75e anniversaire de la création de la chaire d'histoire du Canada, dont l'abbé Groulx a été le premier titulaire: en 1915, la discipline historique faisait donc enfin son entrée dans l'université catholique et française de Montréal. Une table ronde réunissait en matinée Marcel Trudel, Jean-Pierre Wallot et moi-même. La présente étude est une version retouchée du texte que j'ai alors lu.

2. *Oeuvres complètes de Ernest Renan*, édition définitive établie par Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1947, t. 1, p. 700 (*Dialogues et fragments philosophiques*, 1876).

3. Lionel Groulx, *L'Enseignement français au Canada*, t. 1, *Dans le Québec*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française [et Albert Lévesque], 1931; t. 2, *Les Écoles des minorités*, Montréal, Granger, 1933.

4. Le sujet a été abordé au cours de deux entretiens que m'a accordés Robert Rumilly, dans sa maison de Ville-Mont-Royal, les 10 juin et 29 juillet 1972.

L'historien dans sa chambre au presbytère de Saint-Enfant-Jésus du Mile End, Montréal, vers 1920
Fonds Lionel-Groulx
Centre de recherche Lionel-Groulx

Un historien fécond

C'est un monde que l'œuvre de Lionel Groulx, une œuvre qui d'ailleurs se prolonge dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, dans l'Institut du même nom ainsi que dans la fondation et le centre de recherche qui en sont comme les étais. Ces institutions à son crédit et ses trente-quatre années d'enseignement et de recherche à l'Université de Montréal, dans la condition du pionnier[5], à qui même le nécessaire est refusé, lui marqueraient déjà une place plus qu'honorable dans l'historiographie québécoise. Mais on lui doit aussi, pendant plus d'un demi-siècle, une impressionnante succession d'études historiques sous forme d'articles et de livres. En outre, ce polygraphe a signé des poésies, des romans, des récits, des essais, prononcé discours, conférences et causeries, dirigé la plus importante revue de l'entre-deux-guerres, *l'Action française*. Prêtre, il a été aussi directeur de conscience et prédicateur. L'œuvre publiée n'est que la partie visible d'un ensemble monumental dont les souterrains, plus vastes encore, attendent l'explorateur: sa correspondance[6], les manuscrits de ses cours

5. Il faut savoir que c'était un autodidacte qui, en 1915, prenait possession de la chaire d'histoire de l'Université de Montréal. Groulx n'avait en effet aucun diplôme en histoire bien qu'il eût suivi à Fribourg, à l'été 1907 et de la fin de 1908 au début de 1909, quelques leçons du médiéviste Pierre Mandonnet, o.p., qui l'impressionnèrent vivement. Le sacerdoce et l'enseignement aux grands élèves d'un collège classique l'avaient naturellement poussé vers la philosophie et la théologie. Après ce double doctorat décerné par une université romaine, il entreprit des études de lettres à Fribourg, surtout en littérature française et en latin, comme il convenait à un professeur de rhétorique. La maladie y mit fin abruptement. Il inaugura donc son enseignement universitaire avec pour presque seul bagage son manuel manuscrit d'histoire du Canada, qui résume le cours qu'il faisait au collège de Valleyfield. C'est dire la misère intellectuelle du Canada français de cette époque. Voir Lionel Groulx, *Mes mémoires*, t. 1, *1878-1920*, Montréal, Fides, 1970, p. 95-96, 149-158, 215-216, 247-271.

6. Une infime partie en a été publiée par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier: Lionel Groulx, *Correspondance, 1894-1967*, t. 1, *Le prêtre-éducateur, 1894-1906*, Montréal, Fides, 1989, cliv-858 p. Pour ma conception de la jeunesse et de la formation de Groulx du point de vue de l'histoire intellectuelle, voir l'introduction II que j'ai signée dans le même ouvrage, p. lxxiii-cxv. — Groulx revenait à ses papiers, qu'il conservait généralement. Il les annotait, les modifiait, les réutilisait à d'autres fins. Certains manuscrits ont été allégés de feuillets entiers, qui se retrouvent intégrés à d'autres. La tâche de l'archiviste n'en est pas facilitée. Heureusement que Juliette Lalonde-Rémillard, secrétaire de l'abbé Groulx, a veillé sur tout cela avec un soin jaloux

inédits, ses notes et autres papiers font le bonheur (ou le désespoir) de l'archiviste. Et dans ce monde, tout se tient; l'œuvre de Groulx est indivisible; la partie proprement historique s'enracine dans l'autre, qui, en retour, la nourrit. Il est même arrivé parfois que l'engagement de l'intellectuel et la mission de l'éducateur ont accaparé l'historien au point de compromettre son entreprise. Groulx à cet égard a bien des fois battu sa coulpe, dans ses mémoires, par exemple, mais avec une sincérité toute relative[7]. Qu'on me permette une expression un peu familière, s'agissant d'un être aussi exceptionnel et aussi noble que Groulx: c'était plus fort que lui. Mais tel il était: sans la passion du présent qui le tenaillait, je doute que la passion du passé se fût emparée à ce point de son esprit, et pour toute la vie. Bref, aucun historien québécois, mort ou vivant, n'a édifié une œuvre qui, par sa masse, tous genres confondus, se compare au monde groulxien. Un monde où tout se tient, ai-je dit, mais qui, en dépit des constantes, n'est pas immobile. L'évolution y a d'abord pour moteur la pratique du métier, qui, avec le temps, s'affine. Ensuite l'idéologie, qui, sous la pression de l'événement — et des contrecoups qu'elle détermine dans la psychologie de ce grand nerveux, de cet hypersensible, que l'abattement guette entre deux enthousiasmes ou deux indignations, — oscille plus ou moins de part et d'autre d'un

---

et qu'elle s'est efforcée, avec une persévérance que rien ne rebutait, d'en combler les lacunes ou d'y ajouter des éléments précieux comme les lettres envoyées par Groulx. À ma connaissance, aucun intellectuel québécois n'a laissé des archives aussi riches.

7. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1970-1974, 4 t. Faisant le bilan de la décennie 1940, Groulx déplore «l'effroyable éparpillement» et met en accusation le «démon de l'action» (*ibid.*, t. 4, p. 10-11). Pourtant, en 1934, il avait pris de bonnes résolutions: «Je veux de plus en plus me consacrer à ma tâche d'historien» (Robert Rumilly, *Chefs de file*, Montréal, Zodiaque, Librairie Déom, 1934, p. 125). Déjà en 1928, il confessait avoir négligé son enseignement pendant les dix années passées à la tête de *l'Action française* (*Mes mémoires*, t. 2, p. 375). Sur les rapports entre le métier d'historien et la fascination de l'action, il faut relire *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* (Montréal, Leméac, 1978), par Guy Frégaut. Cet essai à la foi subtil et ambivalent a pour auteur un disciple de Groulx devenu à son tour un maître et qui, plus que Groulx, s'est laissé happer par l'action. On trouvera éclairante la lecture qu'en propose Jean Éthier-Blais dans «Frégault, biographe de Groulx», paru dans *Guy Frégault (1918-1977)*, Actes du colloque tenu au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'université d'Ottawa le 7 novembre 1980 recueillis et présentés par Pierre Savard, Montréal, Bellarmin, 1981, p. 41-48.

axe, celui-là d'une grande stabilité. La francité, la catholicité et le service de la nation définissent cet axe.

Un historien scientifique

Quelle est la valeur scientifique de la production historique de Groulx? En toute honnêteté, une œuvre historique doit s'évaluer à l'aune de celles qui l'ont précédée et de celles qui sont ses contemporaines. Une œuvre doit se juger aussi par ses grands textes, non par les délayages qu'il faut imputer aux besoins de la vulgarisation ou aux nécessités de la pédagogie. De plus, on doit respecter, chez le chercheur, le choix de la spécialité et du sujet. Groulx est un historien du politique et du religieux; les autres dimensions du réel ne l'intéressent que dans la mesure où elles éclairent la vie nationale[8]. Son objet de prédilection, c'est la nation; dans la nation, la genèse de l'identité profonde; de cette identité, le destin, dont l'histoire est la manifestation. Le schéma général est emprunté à l'histoire sainte: le récit explicatif alterné des fidélités et des infidélités du peuple élu à sa mission providentielle. Cela étant, faut-il s'étonner que Groulx ait été essentiellement un historien de synthèse? que dans le moindre de ses écrits s'entende l'écho de l'inspiration première? que le ton soit toujours élevé, souvent tragique, parfois épique? qu'enfin le présent menace à tout instant de crever la trame du passé? Robert Rumilly avait raison: *l'Enseignement français au Canada*, surtout le tome premier paru en 1931, constitue l'ouvrage le plus achevé de Groulx au point de vue scientifique. Or cette étude d'histoire de l'éducation n'est pas une monographie, mais une synthèse, et cette synthèse se couronne, dans le dernier chapitre du tome premier, d'une mise au point critique sur les débats contemporains relatifs

8. Groulx appelle de ses vœux l'histoire totale, que ses mémoires nommaient «histoire intégrale»: «Que ne doit pas lire l'historien d'aujourd'hui qui s'aperçoit tôt qu'il n'y a d'histoire que l'histoire intégrale et que tout ce qui est humain est de sa mouvance?» (*Mes mémoires*, t. 1, p. 267) — L'expression *histoire intégrale* n'a donc pas tout à fait ici le même sens que dans ses leçons à l'université vers 1937-1941, époque où il la jugeait impossible. Voir *infra*. — Mais, pour sa part, il ne la pratiquera que dans la mesure où, pour expliquer la politique, il ne se contentera pas de rechercher des causes du même ordre, mais regardera aussi du côté de la psychologie, des mentalités, de l'esprit du temps, des rapports socio-économiques et de la géographie.

à la réforme de l'éducation au Québec. Toujours ce souci des vues d'ensemble et cet inévitable dialogue entre le passé et le présent. On constate donc la maigre part réservée à la monographie.

Pour les mêmes raisons, Groulx a très peu pratiqué la biographie. Son travail sur Cartier n'est pas vraiment une biographie, mais plutôt — et c'est le titre de l'ouvrage — une étude sur *la Découverte du Canada*[9]. Les pages qu'il a consacrées à Marie de l'Incarnation[10], à Catherine de Saint-Augustin[11], à Jeanne Mance[12], à Mère d'Youville[13] ou à Thérèse de Lisieux[14] (souvent d'ailleurs de la très belle prose) ne dépassent pas le niveau de l'opuscule. C'est pourtant là un paradoxe. Les écrits de Groulx sont remplis de portraits, souvent pénétrants de psychologie. Dans ses mémoires, il a portraituré ses contemporains de main de maître, d'une main qui, à l'occasion, se révèle une griffe assez cruelle. Sa philosophie de l'histoire est fondée sur un postulat volontariste[15]: tout peuple comme tout individu peut toujours se ressaisir. Cette insistance sur l'humain et, dans l'humain, sur le moral fournit la clé de la pensée de Groulx. Toute sa vie, si l'on

9. Lionel Groulx, *La Découverte du Canada. Jacques Cartier*, Montréal, Granger, 1934.

10. Lionel Groulx, *La Grande Dame de notre histoire. Esquisse pour un portrait*, Montréal, Fides, 1966.

11. Lionel Groulx, *Une petite Québécoise devant l'histoire (Mère Catherine de Saint-Augustin). Les fondateurs de l'Église canadienne*, Québec, Société historique de Québec, 1953.

12. Lionel Groulx, *Jeanne Mance*, Montréal, Comité des fondateurs [de l'Église canadienne], 1954.

13. Lionel Groulx, *Une femme de génie au Canada. La Bienheureuse Mère d'Youville*, Montréal, Comité des fondateurs de l'Église canadienne, 1957.

14. Lionel Groulx, *Thérèse de Lisieux. Une grande femme, une grande vie*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1929.

15. Dans ses leçons de didactique de l'histoire, Groulx aimait répéter que l'histoire nationale doit concourir à la formation morale et que, par conséquent, «le professeur devrait insister [...] sur le rôle de la volonté dans l'histoire de notre race». Voir Centre de recherche Lionel-Groulx, Fonds Lionel-Groulx [désormais FLG], cote 16 17, *Cours de perfectionnement professionnel: Méthode d'enseignement de l'Histoire du Canada dans l'enseignement secondaire*, [*ca* 1925 et ajouts postérieurs], cahier 3, f° 5. — On se rappellera que la première brochure publiée par Groulx s'intitulait *l'Éducation de la volonté en vue du devoir social* [conférence donnée à l'Académie Émard, le 22 février 1906, préface d'Antonio Perrault], Montréal, [s. éd.], 1906.

veut, Groulx aura été essentiellement un éducateur: «En rigoureuse vérité l'on peut dire d'un homme qu'il fait sa vie, et d'un peuple, qu'il fait son histoire[16].» La pente moraliste de son esprit lui aura parfois fait sous-estimer la puissance des structures, au point que ce spécialiste de l'histoire politique était assez peu politologue. Bien des facteurs paraissent donc concourir à faire naître en lui la vocation de biographe. Or on ne lui doit aucune grande biographie, contrairement à Rumilly, par exemple, qui, par certains côtés, lui ressemble quoique dans un autre registre, et qui a écrit un Duplessis, un Bourassa, un Laurier, un Mercier et surtout un Mgr Laflèche, son meilleur livre, très certainement. La biographie est un genre bien particulier, qui oblige à la minutie des détails, aux enquêtes longues et approfondies; elle relève de la monographie; ce qu'elle consume de temps et d'énergie, elle le dérobe à la synthèse, et la synthèse, telle était, nous l'avons vu, le programme de Groulx. Il se serait senti trop à l'étroit dans une vie, même celle d'un personnage historique de premier plan. Puisqu'il s'agissait d'abord de proposer des modèles à la jeunesse et d'inspirer ses contemporains, en particulier les politiques, le portrait brossé en quelques traits vigoureux lui suffisait. Si *l'Enseignement français au Canada* est sa réussite scientifique par excellence, c'est son *Histoire du Canada français depuis la découverte*[17] (1950-1952) qui est le titre le plus représentatif de sa manière et qui, à un siècle de distance, fait pendant à l'*Histoire du Canada*[18] de François-Xavier Garneau, décédé douze ans avant la naissance de Groulx.

---

16. Lionel Groulx, *Notre maître le passé*, 3e série, [Montréal], Alain Stanké, collection 10/10, 1978 [1re éd., 1944], p. 126.

17. Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, Montréal, Fides, 1960 [le 3e tirage est de 1966], 2 v. (La 1re édition, en 4 tomes, a paru aux éditions de l'Action nationale, en 1950-1952.)

18. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Napoléon Aubin, t. 1, 1845 et t. 2, 1846; Fréchette, t. 3, 1848; John Lovell, t. 4, 1852. — Si l'espace le permettait, il faudrait commenter le chapitre 4 («Les synthèses générales: lieu privilégié des représentations globales») de l'ouvrage de Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'université Laval, 1978.

Quand on juge les grandes études historiques de Groulx, il convient de toujours garder à l'esprit qu'elles ont d'abord été «parlées»: c'était presque invariablement des cours publics, c'est-à-dire des conférences. D'où le ton oratoire, que certains contemporains lui ont reproché, tel Camille Roy, en 1932[19]. Or l'éloquence, soutient le critique, «n'est pas toujours de la rigoureuse histoire[20]». On pourrait montrer, je crois, que la rhétorique, chez Groulx, façonne non seulement la forme, mais aussi le fond, en ce que, par exemple, elle régente en partie le choix des faits et le déroulement de la démonstration.

Si le savant doit être apprécié par rapport à ses prédécesseurs et à ses contemporains, ses travaux se jugent d'après le paradigme propre à sa discipline[21]. Dans le cas de l'histoire, le questionnaire, la méthode et la documentation dessinent les contours du paradigme. Des sept auteurs auxquels spontanément on est porté à comparer Groulx pour évaluer son apport scientifique, deux seulement, Émile Salone et Gustave Lanctot, étaient des historiens de formation, Groulx s'étant initié au métier en autodidacte. Je ne retiendrai que les historiens dont au moins une partie de la vie est contemporaine de celle de Groulx, ce qui exclut Garneau et Jean-

19. Camille Roy, *Historiens de chez nous*, Montréal, Beauchemin, 1935, p. 174. À comparer avec les pages enthousiastes et pénétrantes de Jean Éthier-Blais dans «Le siècle de l'abbé Groulx», *L'Action nationale*, v. 81, n° 2, fév. 1991, p. 244-261.

20. *Ibid.*, p. 173.

21. J'emploi le mot paradigme dans le sens d'ensemble de critères retenus par les pairs, à une époque donnée, au sein d'un savoir constitué, pour y jouer le rôle d'instance de validation et de légitimation. On sait que Thomas Kuhn lui donne une définition différente, ainsi résumée par Jean-François Revel dans *la Connaissance inutile* (Paris, Grasset, 1988, p. 220): «Le paradigme [...] possède peut-être les caractères et les propriétés d'une toile de fond générale qui, à l'insu du chercheur, prédétermine son activité. Mais il s'agit d'une représentation scientifique, intérieure et due à la science, donc, non pas d'une idéologie, mais très exactement de ce qu'on appelle une théorie, projection cohérente d'un moment de la connaissance, et au sein de laquelle le chercheur travaille selon des critères qui restent scientifiques.» C'est en somme le «substrat épistémologique» du temps. Mais quelle qu'en soit la définition, le paradigme s'oppose à l'idéologie: «D'une toute autre nature est la pénétration [...] d'une idéologie non scientifique au cœur même de la science; ou, pour être plus précis, la falsification, le détournement, la mutilation de la science au bénéfice d'une idéologie.»

Baptiste-Antoine Ferland[22], mort en 1865. Concernant ces deux ancêtres, qu'il a beaucoup pratiqués en préparant ses cours d'histoire au collège de Valleyfield et en rédigeant son manuel[23], rappelons tout de même que Groulx unissait en lui la ferveur nationaliste du premier et la volonté d'écrire l'histoire en catholique, en prêtre, affichée par le second[24]. De ce croisement, naîtra le dosage proprement groulxien de providentialisme mitigé et de cléricalisme, d'une part, et, d'autre part, de positivisme et de révisionnisme, celui-ci dirigé contre les poncifs et mythes cléricaux et loyalistes. Quand est disparu Rameau de Saint-Père, le plus ancien des cinq historiens restants, Groulx avait vingt-et-un ans. Il connaissait les écrits de Rameau, mais comme le chef-d'œuvre de ce dernier, *Une colonie féodale*[25], est consacré à l'Acadie, il l'a assez peu utilisé[26]. Salone et Thomas Chapais ont

22. Il conviendrait de relire l'œuvre de cet historien à la lumière des propos que consacre Robert Major à «l'abbé Ferland, anglophile», dans ses rapports avec la pensée d'Étienne Parent et la formation du jeune Gérin-Lajoie (*Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, coll. «Vie des lettres québécoises», n° 30).

23. Lionel Groulx, *Histoire du Canada*, 1905-1906, 3 v. Ce manuel est resté à l'état manuscrit et est conservé sous la cote FLG 08 14-16. On peut considérer comme l'ébauche d'une nouvelle version de la partie consacrée à la domination anglaise le manuscrit intitulé *Manuel d'Histoire du Canada: La domination anglaise*, [*ca* 1913-1916], 13 pièces (cote FLG 11 02 03). Voir Robert Desaulniers, *Catalogue des manuscrits de Lionel Groulx (1892-1922)*, Montréal, Fondation Lionel-Groulx, Centre de recherche Lionel-Groulx, 1987, p. 124-127, 177-180.

24. À ce propos, Groulx écrit en 1921: «Nous ne confondons point l'impartialité avec la neutralité. L'histoire est un acte moral, non affranchi par conséquent des finalités suprêmes. Notre ambition et notre droit sont de l'écrire et de l'enseigner comme doivent le faire un catholique et un Canadien français. L'historien doit travailler et penser avec toute sa personnalité; s'il fait «le neutre et l'indifférent», dirons-nous avec Bossuet, «il a abdiqué sa qualité d'homme.» Voir *Vers l'émancipation (première période). Cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, 1920-21*, Montréal, L'Action française, 1921, p. [8].

25. Rameau de Saint-Père, *Une colonie féodale en Amérique. L'Acadie (1604-1881)*, Paris et Montréal, Plon et Granger, 1889, 2 v.

26. Émile Salone a été injuste envers Rameau, ne le jugeant que sur *la France aux colonies* (1859) et oubliant *Une colonie féodale* (1889). Voir Émile Salone, *La Colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne[-]française*, réédition Boréal Express, Trois-Rivières, 1975 (1re éd., Paris, Guilmoto, 1905), p. XII.

vu le jour vingt ans avant Groulx. Gustave Lanctot, né en 1883, appartient à la même génération que lui. Ce n'est pas cinq ans, mais une vingtaine d'années qui séparaient Groulx de son cadet, Robert Rumilly. Sur les huit, Groulx compris, trois sont Français de naissance[27] et deux ont enseigné dans une université québécoise[28], Chapais ayant professé à l'université Laval de 1916 à 1930[29]. Lanctot a fait carrière aux Archives publiques du Canada.

Au point de vue du questionnaire et de la documentation, beaucoup moins à celui de la méthode, les études de Groulx sur la Nouvelle-France trahissent un rétrécissement relatif par rapport à Rameau et, surtout, à Salone[30]. Salone s'intéressait d'abord au développement économique et Rameau, en disciple de Le Play, aux comportements démographiques et à l'histoire de la famille. Bien que Groulx connaissait la méthode de Le Play et la nomenclature de son continuateur, l'abbé Henri de Tourville, par les travaux du sociologue québécois Léon Gérin, de quinze ans son aîné, il n'en a à peu près rien retenu[31]. Rétrécissement d'un côté,

27. Rameau de Saint-Père, Salone et Rumilly.

28. Il est vrai que Robert Rumilly a enseigné quelque temps la littérature française à l'université McGill.

29. Dans ses mémoires, Groulx est un peu mesquin à l'égard de Chapais, à qui il n'accorde pas le crédit d'avoir ressuscité, à Québec, l'enseignement universitaire de l'abbé Ferland, que lui-même relevait à Montréal. Ce silence étonne. Quant à la chaire de Ferland, elle était restée déserte durant un demi-siècle! Michel Brunet a raison de voir dans cette vacance interminable une sorte de tragédie nationale. Voir «Histoire et historiens», dans Michel Brunet, *Canadians et Canadiens. Étude sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, Montréal Fides, 1954, p. 33-46; et «Lionel Groulx (1878-1967), historien national» (1967), dans *id.*, *Québec-Canada anglais. Deux itinéraires, un affrontement*, Montréal, HMH, 1969, p. 65-74.

30. Voir l'étude fondamentale de Jean Blain, «Économie et société en Nouvelle-France: le cheminement historiographique dans la première moitié du XXe siècle», *RHAF*, v. 26, n° 1, juin 1972, p. 3-31.

31. Consulter Jean Blain, «Économie et société en Nouvelle-France. L'historiographie au tournant des années 1960. La réaction à Guy Frégault et à l'école de Montréal. — La voie des sociologues», *RHAF*, v. 30, n° 3, déc. 1976, p. 323-362. Cet article fait suite à un autre du même auteur, «Économie et société en Nouvelle-France. L'historiographie des années 1950-1960. Guy Frégault et l'école de Montréal», *RHAF*, v. 28, n° 2, sept. 1974, p. 163-186. — Sur le mouvement leplaysien au Québec au début du siècle, voir Pierre Trépanier, «La Société canadienne d'économie sociale de Montréal, 1888-1911:

mais élargissement de l'autre. Ainsi *la Naissance d'une race*[32], qui est de 1919, reprend la documentation et l'information de l'ouvrage de Salone, mais en l'interrogeant autrement: comment l'être collectif canadien-français a-t-il constitué son identité profonde et quelle définition peut-on en donner? On a reproché à Groulx de s'être attardé à ce genre de questions. Je crois pourtant que la psychologie collective ressortit au domaine de l'historien. Sinon, il faudrait supprimer des pages entières de l'*Introduction aux relations internationales* par Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle[33]. Ce qu'en revanche l'on peut incriminer, me semble-t-il, c'est la méthode d'enquête et l'interprétation[34]. Groulx reconnaît d'ailleurs le caractère superficiel de *la Naissance d'une race*[35].

---

sa fondation, ses buts et ses activités», *The Canadian Historical Review*, v. 67, n° 3, sept. 1986, p. 343-367; aussi: «La Société canadienne d'économie sociale de Montréal (1888-1911) et les conditions de la vie intellectuelle au Québec», dans *Montréal au XIX*e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville, Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988), textes colligés par Jean-Rémi Brault, Montréal, Leméac, 1990, p. 85-97.

32. Lionel Groulx, *La Naissance d'une race. Conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1918-1919)*, Montréal, L'Action française, 1919.

33. Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, Armand Colin, 1964, voir en particulier le chapitre 7 de la première partie sur les «forces profondes».

34. L'une des difficultés que présente le point de vue de Groulx est qu'il semble postuler la fixité des caractères originels de l'être national, qu'il suffirait, aux basses époques, de réactiver par le volontarisme. Il faut rappeler la mise en garde de Renouvin et Duroselle: «Encore ne faut-il pas se dissimuler combien la valeur de ces constatations est relative, car le tempérament de chacun de ces peuples a varié dans le temps: c'est une remarque à laquelle les observateurs de la psychologie collective n'attachent pas toujours l'importance qu'elle mérite» (*op. cit.*, p. 228-229). À un niveau moins profond, Groulx est cependant conscient de la variabilité des goûts et des attitudes (cf. note 90).
L'autre difficulté la plus apparente découle du fait qu'il s'agit de réalités intangibles, dont l'observation et l'analyse posent des problèmes particuliers. Mais ce n'est pas une raison pour s'interdire ces domaines d'investigation, pourvu que la rigueur préside à la démarche. Ainsi de la psychohistoire, dont les tentatives — une fois écartées les billevesées des charlatans — ne manquent pas d'intérêt. Voir Lloyd de Mause, *Les Fondations de la psychohistoire*, texte présenté par Jean-Maurice Bizière, traduit de l'américain par Sean Wilder et Jean-Maurice Bizière, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

On a aussi reproché à Groulx de ne pas avoir fait progresser son histoire de la Nouvelle-France, qui, en substance, serait la même en 1950 qu'en 1919, et d'être ainsi partiellement responsable de la stagnation de la discipline historique au Canada français[36]. Ce reproche est beaucoup moins justifié qu'il n'y paraîtrait à première vue si l'on veut bien admettre que, bien qu'il ait touché à toutes les périodes de l'histoire du Canada, Groulx a surtout été l'historien du régime britannique et du XIXe siècle. La partie la plus solide de sa production et ses meilleurs titres y sont consacrés: outre *l'Enseignement français au Canada*, citons *la Confédération canadienne*[37] (1918), *Lendemains de conquête*[38] (1920), *Vers l'émancipation*[39] (1921) et plusieurs études rassemblées dans les trois séries de *Notre maître, le passé*[40]. Si plus de deux siècles de régime français sont condensés dans *la Naissance d'une race*, tout juste dix ans de régime britannique peuvent tenir dans *Vers l'émancipation*. On voit dans quelle direction s'orientait la recherche. Après *Vers l'émancipation*, Groulx suspend pour une décennie la publication annuelle de ses cours publics à l'Université de Montréal[41]. Il n'en conserve pas moins soigneusement,

35. Lionel Groulx, *Mes mémoires, op. cit.*, t. 3, p. 51. Cela n'empêchera pas l'auteur d'en autoriser une deuxième édition en 1930 et une troisième en 1938, sans refonte, mais avec une nouvelle préface.

36. Jean Blain, «Économie et société», *op. cit.*, 1972, p. 23.

37. Lionel Groulx, *La Confédération canadienne. Ses origines. Conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1917-1918)*, Montréal, Le Devoir, 1918. (Réprimé par Alain Stanké, en 1978, dans la collection 10/10).

38. Lionel Groulx, *Lendemains de conquête. Cours d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, 1919-1920*, Montréal, L'Action française, 1920. (Réimprimé par Alain Stanké, en 1977, dans la collection 10/10).

39. Lionel Groulx, *Vers l'émancipation, op. cit.*.

40. On remarquera que Groulx, sous la rubrique «Du même auteur», placée au début de ses volumes, ne classe pas *Notre maître, le passé* dans ses ouvrages d'histoire (voir par exemple *le Canada français missionnaire. Une autre grande aventure*, Montréal, Fides, 1962). La première série d'essais réunis sous le titre *Notre maître, le passé* a paru, en 1924, à l'Action française; la deuxième, en 1936, et la troisième, en 1944, chez Granger. Les trois séries ont été réimprimées par Alain Stanké dans la collection 10/10 en 1977 et 1978.

41. Le rythme était impossible à soutenir, d'autant que la direction de *l'Action française* nuisait à son travail d'historien.

dans ses cartons, le texte des cours de ces années-là, auxquels il revient pour les retoucher, les corriger, les compléter[42]. La liste des conférences de Groulx à l'Université de Montréal, dressée par Stéphane Stapinsky, révèle que, de 1915 à 1935, l'historien a consacré les quatre cinquièmes de son temps et de sa production au régime britannique[43]. En somme, Groulx méditait sa grande synthèse, en sept ou huit volumes. L'essentiel de ses recherches portait sur d'autres périodes que la Nouvelle-France. Son interprétation de cette dernière est fondée surtout sur une relecture des sources imprimées et des travaux de ses devanciers[44]. Il ne faut donc pas se surprendre de ce que Groulx ait peu fait avancer la connaissance de l'histoire économique et sociale de la Nouvelle-France, spécialités qui, au surplus, en soi, l'intéressaient médiocrement[45]. Il a fait sa part en histoire politique et religieuse de la Nouvelle-France, bien qu'il n'ait rien à offrir de comparable à l'*Histoire du Canada* de Lanctot, une histoire événementielle tout à fait classique, en trois volumes[46], et bien qu'il n'ait rien écrit

42. Voir l'*Inventaire analytique de la série des manuscrits du fonds Lionel Groulx, 1923-1935*, réalisé par Stéphane Stapinsky avec la collaboration de Lucy Sicard, sous la direction de Benoît Lacroix, préface de Pierre Trépanier, Montréal, Centre de recherche Lionel-Groulx, décembre 1990, xcviii-344 p., en particulier les pages xxx-lvii de l'excellente introduction par Stapinsky.

43. Il est vrai que les «cours fermés» à l'université, répartis sur un cycle de deux ans, portaient alternativement sur la Nouvelle-France et le régime britannique. Mais c'est dans les conférences, dites cours publics, que Groulx faisait œuvre créatrice. Il lui fallait, en quelque sorte, écrire l'équivalent d'un livre par année.

44. Notons cependant que l'un des aspects intéressants de sa manière est la part faite au facteur géographique, sous l'influence de Jean Brunhes et de Camille Vallaux, auteurs d'un traité que Groulx juge «vraiment précieux» (*La Géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, 2e éd., Paris, Félix Alcan, 1921). Voir Lionel Groulx, *Mes mémoires, op. cit.*, t. 1, p. 267.

45. Il en va autrement de l'histoire religieuse, de l'histoire des missions et de celle de l'épopée impériale. Voir *Notre grande aventure. L'empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*, Montréal, Fides, 1958.

46. Gustave Lanctot, *Histoire du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1959-1964, 3 v. Voir l'évaluation de cet ouvrage par John A. Dickinson dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (désormais *DOLQ*), sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1984, t. 4, p. 405-407.

dans le genre des deux remarquables biographies de Talon et de Montcalm par Chapais[47].

On relève ici une des faiblesses principales de l'œuvre de Groulx: le grand ouvrage qu'il rêvait est resté dans ses tiroirs et dans sa tête. Quand on cherche un renseignement sur l'histoire politique du Canada français de 1760 à 1867, l'idée vient naturellement de consulter l'impressionnant et méritoire *Cours d'histoire du Canada* de Thomas Chapais, en huit fort volumes, qui a les mêmes qualités que ses études sur la Nouvelle-France[48]. Chapais, parce qu'il se tient près de ses sources et parce qu'il a peiné quinze ans sur le même travail, offre une synthèse développée et sûre. Groulx, lui, s'est éparpillé, et l'on ne pense guère à ses inédits. De même, pour l'histoire du Québec contemporain, de 1867 à la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas vers Groulx que l'on se tourne, mais vers Rumilly, dont l'*Histoire de la Province de Québec*, en quarante-et-un volumes, a été abondamment pillée, même par ceux qui font la fine bouche[49]. Par comparaison, l'œuvre historique de Groulx, du moins sa partie publiée, laisse, dans son éclatement, l'impression un peu pénible d'un chantier, grandiose, sans doute, mais inachevé. Toutefois, avant de la juger, il faudra examiner à fond l'ensemble de sa production sur le régime britannique, étude qui, curieusement, reste à écrire[50].

---

47. Thomas Chapais, *Le Marquis de Montcalm (1712-1759)*, Québec, Garneau, 1911; *Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France (1665-1672)*, Québec, Imprimerie Demers, 1904.

48. Thomas Chapais, *Cours d'histoire du Canada*, Québec, Garneau, 1919-1934, 8 v. (Réimpression, moins les appendices, par Boréal Express en 1972, 8 v., avec une introduction par Denis Vaugeois.) Voir Serge Gagnon, «*Cours d'histoire du Canada*, de Thomas Chapais», *DOLQ*, Montréal, Fides, 1980, t. 2, p. 298-305.

49. Je crois avoir rendu justice à cet historien dans *Histoire de la Province de Québec*, de Robert Rumilly», *DOLQ*, Montréal, Fides, 1982, t. 3, p. 457-466. La parution de ce monumental ouvrage s'échelonne de 1940 à 1969.

50. Si l'on excepte les travaux de Maurice Séguin, qui sont une sorte de critique et de réfutation de son vieux maître. Voir Robert Comeau, éd., *Maurice Séguin, historien du pays québécois, vu par ses contemporains, suivi de Les Normes de Maurice Séguin*, Montréal, VLB, 1987. En dépit de son titre, l'ouvrage de Serge Gagnon, *Quebec and Its Historians. The Twentieth Century* (traduit par Jane Brierly, Montréal, Harvest House,

Un historien critique

En dépit de ces réserves, on reconnaîtra que Groulx a fait un bien immense à l'historiographie québécoise par certaines de ses audaces, qu'il se permettait et qui lui étaient pardonnées, sans doute, parce qu'il était prêtre. Je pense à la thèse de la conquête providentielle, si chère à Chapais[51], au tabou de la révolution avortée de 1837-38, dont il était interdit de parler à moins d'y mettre d'infinies précautions et de ne pas compromettre l'Église, et au mythe fondateur qu'était devenue l'œuvre des Pères de la Confédération canadienne — et en particulier de George-Étienne Cartier, — dont tout un pan devait échapper à l'examen critique, par crainte révérencielle[52].

En 1944, dans *Notre maître, le passé*, 3e série, Groulx décide de rassembler ses idées sur le providentialisme dans un texte important intitulé «La Providence et la conquête anglaise de la Nouvelle-France». Il n'a jamais nié l'action de la divinité ici-bas, au contraire. Ailleurs dans le même recueil, il se dit «frappé de l'intervention active, continuelle des puissances d'en haut, dans la vie du monde[53]». Vingt ans plus tôt, ses *Lendemains de conquête* se terminaient par cette phrase: «Plus haut que toutes les protections humaines, veillait la gardienne auguste de notre histoire, la Providence de Dieu qui n'a jamais abandonné le spectacle du monde ni même celui d'un continent, à l'uniformité désastreuse d'une seule race et d'une seule civilisation[54].» Groulx est toujours resté ce qu'il appelle un «historien spiritualiste[55]». Mais, en l'oc-

---

1985) s'intéresse surtout à Fernand Ouellet, Jean Hamelin et Louise Dechêne. Il ne nous apprend rien sur Groulx et même renferme, dans le premier paragraphe de la page 6, des erreurs, des imprécisions ou des exagérations, apparemment reprises de Mason Wade.

51. Thomas Chapais, *Cours d'histoire du Canada*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1972, t. 2, p. 121-127.

52. Encore en 1969, Andrée Désilets se donnait beaucoup de mal pour excuser un autre Père de la Confédération, Hector-Louis Langevin, beau-père de Thomas Chapais. Voir son *Hector-Louis Langevin. Un Père de la Confédération canadienne*, Québec, P.U.L., 1969.

53. Lionel Groulx, *Notre maître, le passé*, Montréal, Alain Stanké, collection 10/10, 1978, t. 3, p. 56.

54. Lionel Groulx, *Lendemains de conquête, op. cit.*, réimpression Stanké, p. 236.

55. Lionel Groulx, *Notre maître, le passé, op. cit.*, réimpression Stanké, t, 3, p. 127.

currence, la thèse heurte son nationalisme. Il la qualifie de «tradition» (au sens d'idée transmise mais non contrôlée) et même de «légende[56]». Il note, non sans humeur, que «c'est nous reporter [...] en pleine interprétation théologique d'un fait, bien au delà de l'ordinaire domaine de la philosophie de l'histoire[57]», donc bien loin de la science historique. L'argument principal, qui repose sur des concordances temporelles, lui inspire ce commentaire méprisant: «En dépit de ce synchronisme, se peut-il plus parfait enfantillage, en histoire, que de faire dépendre la catastrophe de 1760 de la seule issue de la guerre de Sept Ans, ou de la défaite des Plaines d'Abraham? Le sort de la Nouvelle-France fut décidé bien avant cette date[58].» Sa conclusion? «Nous n'allons pas jusqu'à prétendre que la théorie du «bienfait providentiel» ne soit ni juste ni recevable. Il nous suffit de soutenir que nous n'en savons rien et que les moyens nous manquent d'en rien savoir[59].»

---

56. *Ibid.*, p. 135.

57. *Ibid.*, p. 125.

58. *Ibid.*, p. 129.

59. *Ibid.*, p. 161. Dans des textes inédits, Groulx, tout en faisant très large la part de de Dieu, limite considérablement ce qu'on en peut dire de certain (mais le rôle apostolique du Canada français lui semble avéré). Voir *Cours de perfectionnement professionnel, op. cit.*, f°s 19ss; *Le Régime français: [cours fermés d' histoire du Canada]*, [*ca* 1924-1927], FLG 15 14, f°s 13-14. On peut se reporter aussi à l'envolée qui clôt *Vers l'émancipation (première période), op. cit.*, p. 296-299. — Chez Groulx, le providentialisme était contrebalancé par le volontarisme (cf. note 15).

L'enseignement de l'histoire nationale a subi l'influence de Groulx, lui-même continuateur à certains égards de l'abbé Ferland. On peut juger de ce qu'on en retenait, en 1959, par les directives du département de l'Instruction publique concernant l'histoire du Canada: «L'enseignement de cette matière doit faire ressortir les traits distinctifs qui donnent à notre histoire son relief particulier, son caractère propre; le but apostolique en même temps que national poursuivi par les découvreurs, les fondateurs, les organisateurs de notre pays; la pureté de nos origines canadiennes-françaises; le caractère religieux, moral, héroïque et idéaliste de nos ancêtres; la lutte constante contre les difficultés de toutes sortes; la protection visible de la Providence sur la survivance de notre nationalité. Cet enseignement doit être éducatif; il doit dégager de ces événements des leçons propres à développer dans l'âme de nos enfants un véritable patriotisme; la fierté de leurs origines catholiques et françaises; l'attachement aux nobles traditions que leur ont léguées leurs ancêtres; le respect, l'admiration et la reconnaissance à l'égard de tous ceux qui ont généreusement travaillé à faire grande leur patrie... [...] Elle [l'étude de l'histoire] leur [aux enfants] fait comprendre l'obligation pour les sujets d'obéir aux lois, de servir les intérêts de la nation. [...] L'enseignement de l'histoire enfin révèle aux enfants

Loin d'être un hors-d'œuvre, cette petite dissertation sur le providentialisme paraissait suffisamment importante à Groulx pour qu'il la reprît de façon cyclique à l'université, dans ses cours fermés, c'est-à-dire réservés aux étudiants, par opposition aux conférences destinées au public. Le contenu de ces leçons nous est connu par les manuscrits de Groulx, mais aussi par les notes prises par ses élèves. À ce jour, on dispose de deux cours complets. Le premier a été publié anonymement par Richard Arès et Jean Genest[60]. Le second a été rédigé par l'abbé Maurice O'Bready, professeur au séminaire Saint-Charles de Sherbrooke et étudiant à l'Université de Montréal en 1940-1941[61]. Ces notes de cours, qui

---

l'action de la Providence dans les événements humains qui se succèdent au cours de l'évolution d'un peuple. Cet enseignement leur apprend que les nations n'ont de vrai bonheur et de prospérité durable que dans la mesure où elles demeurent fidèles à la loi de Dieu. Il leur fait toucher du doigt l'action bienfaisante de l'Église catholique et les dévouements admirables qu'elle suscite partout où elle peut librement exercer sa mission.» Cité par Michel Brunet, «Histoire vécue et histoire enseignée», dans le collectif *L'Histoire et son enseignement*, [Montréal], Presses de l'université du Québec, 1970, p. 18-19.

60. [S.a.], *Notes d'histoire du Canada recueillies aux cours de M. l'abbé Lionel Groulx, Université de Montréal, 1937-1939*, L'Immaculée-Conception, 1939, [1re partie], Montréal, Aux Ateliers de l'Entr'aide, 1939, 167 p. (coll. «Frangipani», n° 2); *Notes d'histoire du Canada*, 2e partie, *Le Régime britannique*, Montréal, Aux ateliers de l'Entr'aide, 1939, 247 p. (coll. «Frangipani», n° 3). Voir P. Trépanier, «Richard Arès», *L'Action nationale*, v. 82, n° 2, fév. 1992, p. 178. À Lucien Brault, des Archives publiques d'Ottawa, qui voulait s'en procurer un exemplaire, Groulx répondait le 23 décembre 1950: «Je sais, en effet, qu'un résumé miméographié de mes cours d'Histoire a circulé pendant un certain temps dans les Collèges des Jésuites. J'avais revu ce résumé. Existe-t-il encore? Je ne pourrais vous l'assurer. L'homme à qui vous pourriez vous adresser serait le Père Richard Arès, s.j. de l'Institut Bellarmin, 28 Jarry ouest, Montréal. Le Père Arès figurait alors parmi mes étudiants et fut l'un de ceux qui ont recueilli mes cours» (Centre de recherche Lionel-Groulx, FLG). À ma connaissance deux bibliothèques conservent un exemplaire de ces *Notes d'histoire du Canada*: la bibliothèque de théologie du collège Brébeuf et les archives des Jésuites à Saint-Jérôme. Selon le P. Joseph Cossette, archiviste des Jésuites à Saint-Jérôme, Groulx aurait d'abord été très mécontent de l'initiative du P. Arès.

61. Deux exemplaires en sont conservés au Centre de recherche Lionel-Groulx. Le premier ne porte que sur le régime britannique, tandis que le second, ayant appartenu à l'abbé Jean Mercier, renferme trois parties: le régime français (p. 1-87) et le régime britannique (p. 88-258), suivi d'un supplément de 40 pages constitué des notes prises par les élèves de l'abbé O'Bready au séminaire de Sherbrooke et qui «s'inspirent largement de la

n'ont pas encore été étudiées[62], laissent entrevoir comment la doctrine et l'interprétation historique de Groulx ont été diffusées dans les collèges. Ces notes vont des origines au *Statut de Westminster*. Elles confirment en tout point ce qui a été dit ci-dessus sur la conception et la pratique du métier d'historien chez Groulx. La part de l'histoire politique est énorme. Mais Groulx y consacre d'assez longs passages, en introduction ou en appendice, à la définition des notions de patrie, nation et race, à la philosophie de l'histoire et aux rapports entre géographie et histoire. Le tout constitue une synthèse claire et fortement charpentée, qui n'a pu que séduire son auditoire. Les étudiants devaient trouver lumineuses les considérations sur «l'impossibilité de l'histoire intégrale», c'est-à-dire d'une histoire qui identifierait et démêlerait toutes les causes, et «la possibilité de l'histoire explicative»: «Parmi l'ensemble des causes qui constituent l'histoire, on peut au moins connaître quelques causes: une histoire explicative est donc possible. Dans la réalité complexe de l'histoire, on peut saisir et déterminer les causes d'ordre spirituel, intellectuel et physique.» Ainsi il est à la portée de l'historien de faire la part des faits, des doctrines et des hommes. Groulx initiait ses élèves à l'importance des «interventions des forces spirituelles» en histoire par un court développement dont le premier paragraphe est typique de sa pensée profonde — catholique et volontariste, — où se conjuguent les influences des traditionalistes, de Barrès, de l'école maurrassienne (sinon de Maurras lui-même), du mouvement leplaysien, par le truchement du P. Schwalm, et de Jacques Maritain: «Toute civilisation tient à un ordre. Elle fleurit par le maintien de cet ordre, et elle périt par la fin de cet ordre. Par simple observation, par exemple, nous savons que la civilisation maté-

---

doctrine Groulx», ainsi que l'affirme l'abbé Mercier. Ces trois parties dactylographiées et polycopiées ont été reliées en un volume: *Histoire du Canada. Cours de M. l'Abbé Lionel Groulx à l'Université de Montréal, Année: 1940-1941*, [s.d., s.é.]. Merci à François David de m'avoir révélé l'existence des notes de cours prises par l'abbé O'Bready.

62. Il faudrait évidemment comparer les notes d'Arès et d'O'Bready entre elles et avec les manuscrits de Groulx.

rielle tient avant tout dans la domination de l'intelligence sur les forces de la nature. La civilisation morale tient à la domination de la volonté humaine sur les passions et les instincts. Si l'ordre se renverse, il survient une période de décadence[63].» Il y a, chez Groulx, une véritable obsession de la décadence, et singulièrement de la déchéance qui guette son petit peuple. Enfin, on est frappé, dans ces notes de cours, par la place qu'occupent 1837-38 et Louis-Joseph Papineau, occasion d'une méditation sur le «grand homme»: «c'est un esprit supérieur: artiste, inventeur, philosophe, homme d'État, conducteur de peuple, etc., soit pour le bien, soit pour le mal. Il donne à une époque une couleur particulière et une orientation nouvelle. Le «grand homme» est un facteur qui ne doit pas être négligé [par] ceux qui étudient l'histoire. D'autant plus que c'est l'un des cas où l'on aperçoit plus nettement l'action de la Providence. Le «grand homme» est une cause seconde mais réelle et considérable. Il laisse deviner Dieu par ce qu'il dépasse son milieu. — Ce cas typique d'homme ne s'explique pas complètement par sa race, ses hérédités, son milieu; mais par son intelligence qu'il a ordinairement fort vive, et surtout par son âme; or ces deux atouts intellectuels ne viennent que de Dieu[64].»

À propos du mouvement révolutionnaire des Patriotes, Groulx osait dire, en 1936: «Dans le fond des âmes il y eut, en 1837, quelque chose d'extrêmement émouvant et sain[65].» L'historiographie sur la question lui paraissait bien déficiente: «Nos historiens n'ont abordé que notre histoire politique; des événements de 1837, ils n'ont donc révélé que les causes politiques, les moindres, les plus propres à présenter les faits sous un aspect étriqué, et, par cela même, injuste et mensonger[66].» Et encore ceci: «En réalité, et l'on s'en apercevra à mesure que l'on sortira de

63. [M. O'Bready], *Histoire du Canada. Cours de M. l'Abbé Lionel Groulx, op. cit.*, p. 7 selon la pagination continue ou p. v selon la pagination de la 1re partie.

64. [M. O'Bready], *op. cit.*, p. 172 (ou p. 84 de la 2e partie).

65. Lionel Groulx, *Notre maître, le passé, op. cit.*, réimpression Stanké, t. 2, p. 87.

66. *Ibid.*, t. 2, p. 70.

l'histoire politique pour aborder l'histoire intégrale, un jour vint, hélas, où tous les éléments, tous les aspects de notre vie collective furent en jeu — aspect économique, aspect social, aspect culturel; autant dire notre existence nationale[67].» Deux ans plus tard, au sujet de la période 1837-1841, l'abbé s'en prenait à une certaine histoire étroitement loyaliste et cléricale: «Pour négliger le sens de ces quatre années, il a fallu nos sots préjugés contre les «Patriotes», la naïve propension à juger de l'importance d'une époque par la moralité de quelques faits[68].»

Quant aux origines de la Confédération, Groulx a voulu les étudier sur pièces, et non célébrer le culte des Pères. Il l'a fait dans l'atmosphère surchauffée de la Grande Guerre, avec un allant qui l'a fait prendre pour un iconoclaste. Dans cet ouvrage solidement documenté pour l'époque, les Pères canadiens-français, Cartier et surtout Langevin, sont assez malmenés. Évoquant la garantie constitutionnelle dite des circonscriptions privilégiées, le professeur commente: «Il fallait consacrer à tout prix, dans un acte aussi solennel que notre constitution, une indigne calomnie contre la population française du Bas-Canada et la reconnaissance implicite de l'infériorité de notre droit[69].» Et de s'interroger: «Croyez-vous que nos représentants politiques aient au moins pris garde à ce grave inconvénient? Bien au contraire. Ils paraissent avoir pris à tâche d'élargir cet écart de justice.» Finalement, le jugement tombe: «Parce que dans leurs actes s'enfermaient de plus redoutables intérêts, de longues séries de conséquences, il eût fallu la longue et profonde vision des philosophes et des fondateurs d'empire: ce qu'ils n'étaient ni les uns ni les autres[70].» Quel contraste avec son appréciation de Louis-Hippolyte La Fontaine, homme d'État, à ses yeux, dans le plein sens du terme! La conception volontariste de l'histoire qu'avait épousée Groulx dans sa jeu-

67. *Ibid.*, t. 2, p. 73.

68. *Ibid.*, t. 3, p. 165.

69. *La Confédération canadienne, op. cit.*, p. 185-186.

70. *Ibid.*, p. 187.

nesse et à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin impliquait la reconnaissance du rôle des individualités marquantes, un peu comme dans ces lignes tracées — est-ce un hasard? — en 1935: «Le chef ou le grand homme se révèle dans l'histoire à deux qualités maîtresses: l'esprit intuitif, le vouloir de grand volontaire. Au sens le plus philosophique du mot, le chef est une personnalité, un être *sui generis*, c'est-à-dire un esprit à soi, une volonté à soi. Intuitif, ou quasi-intuitif, il voit plus vite et plus à fond que les autres les déficits, les misères de son milieu et de son temps: et il voit aussi, d'une vision obsédante, l'action qui s'impose. De si impérieuses clartés déterminent la tension de tout l'homme vers le but. De là l'impulsion extraordinaire donnée par ce volontaire aux tendances de sa génération ou de son époque[71].»

Si la tâche de l'historien est, d'abord, d'établir tous les faits connaissables pertinents, qu'ils soient simples ou complexes, matériels ou moraux, uniques ou sériels, et, ensuite, sur la base de ce dossier, vérifiable par tout chercheur — ce qui est une condition indispensable de la science, — d'en mettre au point une explication raisonnée, en n'acceptant d'autre règle que le service de la vérité historique, Groulx, compte tenu de l'état des connaissances à son époque, est un historien de premier plan.

Un historien artiste

À peu d'exceptions près, ma génération est la dernière à avoir subi profondément et durablement l'influence de Groulx, dont le décès est survenu dans ma dix-huitième année. Je crois que cela s'explique par ce qu'elle est la dernière à avoir été formée dans le vieux moule catholique et canadien-français. Du fond de mon enfance remontent les parfums de l'encens et les accents du chant grégorien. Nous chantions à pleins poumons l'*Ô Canada*, qui alors n'était pas l'hymne d'un pays étranger, mais le nôtre. Le scepticisme n'était pas encore passé par là et les héros de la Nouvelle-France se dressaient toujours dans leur gloire, que nous

71. *Notre maître, le passé, op. cit.*, réimpression Stanké, t. 2, p. 142-143.

admirions sans complexe. Notre livre de français[72], publié par les Frères du Sacré-Cœur, célébrait la patrie et nous pouvions y lire l'hommage que lui rendait Albert Tessier, ou encore Albert Ferland dans ces vers:

> Canada! Canada! Terre immense et féconde,
> Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde,
> Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
> Sol vierge, beaux caps, îles vertes, flots limpides,
> Généreuse nature, altières Laurentides
> Où l'érable sans fin déroule sa splendeur!

Grâce au même livre, nous pénétrions à la suite de Groulx dans l'univers des *Rapaillages* pour nous agenouiller au pied de la vieille croix du Bois-Vert. Comme au temps de Groulx, notre maîtresse pouvait nous donner à réciter une poésie de Laprade. L'occasion de mon premier contact avec l'histoire, en dehors des manuels, autant qu'il m'en souvienne, m'a été fournie par le directeur de mon école, un clerc de Saint-Viateur, qui m'a prêté une biographie de Jacques Cartier[73]: quelle découverte! Ainsi, malgré la succession des décennies, nous parlions la même langue, Lionel Groulx et nous-mêmes, nos cultures communiquaient de plain-pied, nos sensibilités étaient sinon sœurs, au moins cousines. Plus tard, nous nous laisserions volontiers entraîner par son éloquence et cette sorte de tension morale qui marque tous ses écrits. Sa prose oratoire était peut-être «trop abondante», comme dirait Camille Roy, mais je n'en avais cure, subjugué que j'étais par son «don puissant d'émotion[74]». La réputation de cet historien doit donc beaucoup aux soins qu'il prodiguait à la forme[75].

---

72. *Mon livre de français*, série B, Sixième et septième années, Montréal, Procure des Frères du Sacré-Cœur, 1951, p. 333, 344, 358, 370.

73. Je doute que ce fût *la Découverte du Canada* de Lionel Groulx (Montréal, Granger, 1934), qui me semble trop savant pour l'écolier que j'étais. Était-ce l'un des nombreux récits d'Eugène Achard?

74. Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, 6e éd., Montréal, Beauchemin, 1952, p. 130 et 159.

75. L'histoire est un genre littéraire cruel en ce que les œuvres historiques subissent fort mal l'épreuve du temps. Un livre d'histoire s'attachera la fidélité des lecteurs soit par la qualité de son style, soit par la vigueur et l'originalité de ses généralisations — et alors ce qu'on admire c'est de la philosophie et de la morale, — soit par son appartenance

Il faudrait de longs développements pour montrer comment, par un exigeant travail du style, Groulx est devenu écrivain. Car il écrivait assez mal au début. Par tempérament sans doute, le jeune Groulx imitait plus volontiers Lacordaire que Veuillot, les fadeurs du romantisme dans son arrière-saison que la vigueur nette et virile de la grande prose de combat du XIXe siècle. Groulx en a pris assez tôt conscience. Il écrivait à un de ses élèves en mai 1902: «Puisque vous avez un goût si prononcé pour les corrections, je vais vous en servir: dans votre journal, vous m'écrivez de jolies, d'admirables choses, prenez garde seulement, quand c'est le cœur qui dicte que l'imagination s'y mette de moitié. Le style ressemble alors à ces figures hybrides où il y a de l'ange, du poisson, de l'homme, et que sais-je. Allons au détail: soyez plus économe de l'épithète *sublime*, en particulier quand il s'agit de mon journal qui ne l'est jamais quoi que vous en pensiez [...] En général, mon cher Émile, gardez-vous de toute extravagance. Trop d'ardeur, un enthousiasme trop débordant y conduit comme à notre insu[76].» Il y a des pages d'*Une croisade d'adolescents*, paru en 1912, qui sont à peine supportables et qui illustrent parfaitement le style romantico-ecclésiastique[77]. Groulx se débarrassera peu à peu de ces tics littéraires et affermira sa manière. À cet égard, l'historien et le politique auront plus de succès que le

idéologique, ce qui limite son rayonnement à quelques chapelles. Autant dire que presque tous les historiens québécois d'aujourd'hui sont voués à l'oubli. En fait, si le mot *historien* est pris dans son sens plein, qui comporte la vocation d'écrivain, combien de ces derniers sont plus des professeurs d'histoire que des historiens? Il n'est pas mauvais de se rappeler la tendance de notre siècle à exagérer et à dévaluer d'un même mouvement les qualités, les titres et les distinctions. C'est ma conviction que Groulx mérite le nom, si lourd à porter, d'historien et que nombre de ses pages survivront à l'usure du temps.

76. Lionel Groulx, *Correspondance, 1894-1967*, t. 1, *Le prêtre-éducateur, 1894-1906*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, Montréal, Fides, 1989, p. 214.

77. *Une croisade d'adolescents*, Québec, l'Action sociale, 1912, xvii-264 p. Une 2e éd. paraîtra en 1938, à Montréal, chez Granger. Dans la préface de la seconde édition, on trouve encore des mièvreries du genre: «le rayon enflammé d'une imagination d'éphèbe» (p. 13). Beaucoup plus tard, Groulx jugera sévèrement son opuscule, où il déplore un «mauvais coloris de ferblanterie» et un «style de collégien» (*Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1970, t. 1, p. 191; 1972, t. 3, p. 367).

romancier, qui échappera à Lacordaire pour tomber sous la coupe de Barrès. Très finement, Olivar Asselin note à ce sujet que «la pensée *politique*[78] de l'abbé Groulx ne souffre pas de la déférence qu'elle montre à Barrès[79]». Stylistiquement, Asselin en veut aux clichés de l'analyse du moi et il faut faire la part des humeurs du critique et de ses préventions. Mais cela va plus loin: «À une époque de déliquescence où l'estomac débilité des catholiques français ne pouvait plus retenir le Joseph de Maistre, le Bonald, le Fustel de Coulanges, le Barbey d'Aurevilly, le Le Play, Barrès s'est fait une réputation de génie politique dans un monde de douairières et d'arrivistes ralliés, en lui dispensant au compte-goutte la substantifique moelle de ces grands mâles[80].» Progressivement, Groulx enverra aux orties le faux noble, les alanguissements et la démangeaison de multiplier les adjectifs. Sa phrase, désormais dépouillée et robuste, s'ordonnera en fonction des substantifs au point de pratiquer fréquemment l'ellipse du verbe. Cette sorte de modernité stylistique a été conquise de haute lutte, non sans épargner quelques réduits de préciosité, quelques coquetteries archaïsantes[81]. Elle permet à Groulx d'exceller à la fois dans la narration historique, dans le portrait psychologique — témoin *Mes mémoires*, où la littérature, à défaut de la charité, y

78. Les italiques sont de moi.

79. Oliver Asselin, *L'Oeuvre de l'abbé Groulx*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 74.

80. Asselin, *L'Oeuvre de l'abbé Groulx*, p. 73.

81. Ainsi de l'emploi de *point* pour *pas*, de *en* pour *dans*, de *pour* au lieu de *à cause*, ou encore la place de l'adjectif devant le nom ou de *se* devant l'auxiliaire qui précède un verbe pronominal: par exemple, *cela se peut comprendre* plutôt que *cela peut se comprendre*. À l'époque de ses premières années d'enseignement universitaire, Groulx lit et relit Pierre de La Gorce, maître du portrait psychologique et du récit historique, à qui vont alors ses préférences et qui le recevra chez lui, à Paris, en 1931 (*Mes mémoires*, t. 1, p. 267; t. 3, p. 93, 117, 119-122). Or cet académicien, ancien magistrat, est né en 1846 (Lacordaire est mort en 1861, Montalembert en 1870 et Mgr Dupanloup en 1878). On devine dans quel climat intellectuel et littéraire ce catholique a été formé. Il faudrait confronter la manière de Groulx et la prose de Pierre de La Gorce afin de vérifier une possible influence stylistique de celui-ci sur celui-là. Merci à Pierre Savard d'avoir relu mon texte et de m'avoir indiqué cette piste.

trouve toujours son compte — et dans la description. On admirera des pages très fortes dans son dernier grand ouvrage historique[82], *le Canada français missionnaire*[83]. Telle cette description du Nord-Ouest, où la géographie la plus lourdement matérielle invite et retient le missionnaire pour une entreprise essentiellement spirituelle, devient elle-même un personnage de l'histoire des missions:

> Au-dessus de la prairie, autre immense étendue, ce qu'on appellera les Territoires du Nord-Ouest: 1,960,000 kilomètres carrés. Pays, cette fois, d'un autre visage. Ses épaules portent encore un manteau végétal, mais combien différent: manteau de la forêt hudsonienne, qui se rapetisse, s'éclaircit peu à peu vers le septentrion, pour finir aux abords de la toundra. Autre aspect de ce Nord-Ouest: la profusion des eaux courantes et lacustres. Au sud, pour rompre la monotonie de la plaine, quelques petits lacs, de rares îlots boisés, et d'est en ouest, une seule voie d'eau à proprement parler: la longue Saskatchewan avec ses affluents et sa fourche ouverte vers les Rocheuses. En somme, dans les Territoires, presque autant d'espaces liquides que de terre: eaux du versant de la baie d'Hudson, eaux du versant de l'océan Glacial. Se dégorgent vers la baie de longues rivières telles que la Nelson, la Churchill; sur l'autre versant se dégorge à son tour, l'un des plus grands fleuves du monde, le Mackenzie, abusivement appelé d'autres noms, suprême artère de l'évacuation des eaux des Territoires vers la mer Arctique, long de pas moins de 4,600 kilomètres, large de 35 kilomètres à sa sortie du Grand lac

82. Je dis dernier grand ouvrage même si *Roland-Michel Barrin de la Galisionnière, 1693-1756* (Québec, P.U.L.) a paru à titre posthume, en 1970. En effet, cette biographie ne compte qu'une centaine de pages et le texte en a été récrit par un excellent écrivain. Les qualités stylistiques n'en peuvent donc pas être vraiment attribuées à Groulx comme on le ferait pour le reste de son œuvre.

83. *Le Canada français missionnaire. Une autre grande aventure*, Montréal, Fides, 1962, 532 p. On sait que Groulx accordait beaucoup de prix à cette étude et il a souffert du peu d'écho qu'elle a rencontré. C'est que Groulx avait survécu à son époque et qu'il devenait un étranger dans le siècle (*Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1974, t. 4, p. 294-298). Ce silence le lui apprenait sans ménagement; il en souffrit, lui qui était habitué à l'adulation de la jeunesse. Par conséquent, *Chemins de l'avenir* (Montréal, Fides, 1964), qui suivra, tiendra du procès-verbal, de la harangue et du lamento.

> des Esclaves, de 20 au bord de son delta, de 80 et plus à son embouchure, nulle part en deçà d'un kilomètre et demi; canal collecteur de plus de cent rivières et du trop-plein des lacs qu'il traverse ou côtoie, parmi lesquels le Petit lac des Esclaves, le lac La-Biche, le lac Athabaska, le Grand lac des Esclaves, le Grand lac de l'Ours, ces deux derniers parmi les plus grands de l'Amérique du Nord. Au nombre des rivières cueillies au passage et qui entrent dans l'histoire des missions, nommons, entre autres, à gauche, la rivière La Paix, la rivière au Foin, la turbulente rivière aux Liards, la rivière La-Biche, la rivière de l'Ours; à droite, toutes celles qui drainent les eaux du Bouclier. D'un bassin de 1,700,000 kilomètres carrés, le *Mackenzie aux rives géantes* — ainsi l'appelleront les Sauvages — rives qui vont s'élargissant le long de sa marche, fait voir aussi des rives escarpées et d'un rare grandiose, lorsqu'à la rencontre des contreforts des Rocheuses, il fonce sur l'obstacle et s'y creuse un royal passage. On comprend qu'autour et le long de ce Mackenzie va se principalement concentrer l'effort missionnaire[84].

Et quelle vigueur dans cet autre tableau:

> De l'Arctique voici pourtant le plus ordinaire aspect: sommet chauve de la planète. Plus d'arbres, plus d'herbe, plus de fleurs, ou rien que de nain, de rabougri, de flétri à peine éclos; et du roc vif, des monticules nus, des vallons arides, des îles abruptes, une immense steppe désolée, bordant un océan congelé, celui-ci pavé de rochers et de glaces à la dérive, traversé de courants furieux, et pour ajouter à l'horreur de la terre maudite, même habillée de blanc, des vents fous charriant sans obstacles des rafales de neige. Enfin l'interminable nuit, celle-ci plus implacable, plus prolongée à mesure qu'on s'approche du pôle. Nuit tempérée pour quelques semaines tout au plus par une lune blafarde, un soleil morose, avare, qui rase l'horizon ou n'y montre, suprême ironie, qu'un œil mi-clos. Paysage pourtant non sans contraste, le contraste ajoutant d'ailleurs à l'aspect terrifiant. À certaines heures de la longue nuit voici apparaître

84. *Le Canada français missionnaire*, p. 41.

> des empourprements du ciel; au ras du sol, une pyrotechnie de grand art, des écrans, des éventails phosphorescents qui se déplient, qui dansent, qui détonnent avec fracas, font penser à des bouches de volcans sous-marins vomissant le feu; ou encore à la montée laborieuse à l'horizon d'astres ou de mondes en train d'émerger[85].

L'historien fait aussi preuve d'une belle maîtrise de son art dans *Notre grande aventure*[86]. Ici, sobriété: «Nous sommes en l'année 1696. Louis XIV, à bout de finance, se désenchante lentement de sa colonie d'Amérique. Cependant, au septentrion lointain, la Baie d'Hudson, marche ultime de l'empire colonial, reste l'un des champs de bataille. Les Français, il faut se le rappeler, ne peuvent émettre sur la baie que des prétentions de valeur douteuse; ils ne laissent pas de s'y cramponner avec force pour les intérêts considérables qu'elle figure à leurs yeux. Non seulement tirent-ils de là les plus belles pelleteries; mais ces pelleteries, l'extrême pauvreté des Indiens de la région permet de les cueillir à meilleur marché que partout ailleurs[87].» — Là, couleur, rythme et mouvement:

> La prudence conseillait de fuir. Le commandant du *Pélican* accepte le combat, et selon sa tactique habituelle, court droit à l'ennemi. À tout prix il faut empêcher les vaisseaux anglais d'aller secourir le fort. Iberville a confiance en ses Canadiens qu'il a pris à son bord à Terre-Neuve; il a confiance en ses seconds, en Bacqueville de La Potherie, placé au château d'avant, en son frère, Bienville, jeune commandant de dix-sept ans, qu'il charge, avec le Chevalier de Ligondez, de la batterie d'en

85. *Le Canada français missionnaire*, p. 50-51.

86. *Notre grande aventure. L'Empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*, Montréal, Fides, 1958, autre ouvrage boudé par la critique (*Mes mémoires*, t. 4, p. 288-291). On aura remarqué que *le Canada français missionnaire* a pour sous-titre *Une autre grande aventure*. Ce n'est pas fortuit; c'est au contraire un moyen de marquer le lien: la mission remplace l'Empire. Chez ce nationaliste, ce défenseur d'un «petit peuple», selon son expression, l'esprit est impérial et l'imagination rêve de grandeur.

87. *Notre grande aventure*, p. 224-225. Groulx a tiré ce chapitre d'un cours public d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, resté inédit. Il serait intéressant de comparer l'original avec cette version qui date de la fin de 1957 (Groulx a pris sa retraite en 1949).

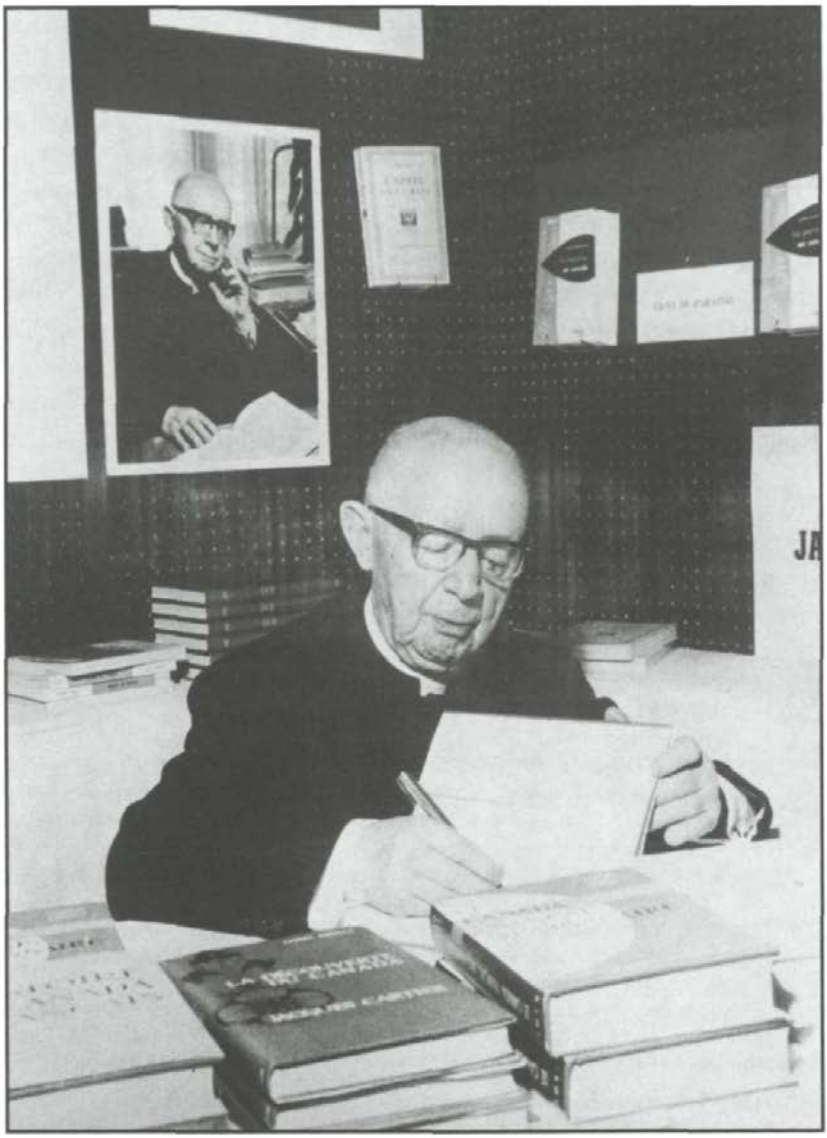
haut. Et il compte sur ses ressources de manœuvrier, peut-être le plus habile de France, au dire de Charlevoix. Pendant trois heures et demie les vaisseaux anglais tentent l'impossible pour démâter le *Pélican*, cherchent à le cerner, à le coller entre une batture ou deux d'entre eux. Les combattants se poursuivent, s'approchent jusqu'à mitrailler à coups de pistolet et de mousquet. Dur combat, «un des plus rudes de cette guerre», dira la Marine de Rochefort. Dans le *Pélican*, criblé de boulets, percé à la ligne de flottaison, l'eau entre à gros bouillons. Ses manœuvres ont été coupées, deux de ses deux [*sic*] pompes crevées et ses haubans endommagés. Iberville n'a plus que le choix d'une tentative suprême. Ordre est donné à tous les canons de la bordée d'avant de pointer à couler bas. D'un mouvement rapide, le *Pélican* passe à l'arrière du *Hampshire*, se glisse à côté de lui, vergue à vergue, et dressé, lui crache sa décharge. En quelques secondes, éventré, le vaisseau ennemi coule bas sous toutes ses voiles. Sans perdre un moment Iberville se tourne contre l'*Hudson Bay*; en hâte celui-ci a pris la fuite et tente de se jeter dans la rivière Sainte-Thérèse. L'*Hudson Bay* amène pavillon. Le *Pélican* repart à la poursuite du *Dehring*. Trop blessé, sa proie lui échappe[88].

Groulx a appris l'art de l'écrivain comme il s'est initié aux techniques de l'histoire: seul, péniblement, en autodidacte admirant et imitant les maîtres[89]. C'est dire la persévérance de son effort, l'honnête richesse de ses dons et la pauvreté du haut enseignement dans son pays.

---

88. *Notre grande aventure*, p. 231-233. Pierre Savard me fait remarquer que l'épisode du *Pélican* est un morceau de bravoure classique dans l'historiographie depuis Garneau jusqu'à Frégault. Preuve supplémentaire d'un travail du style très conscient chez Groulx, qui s'impose des exercices de rédaction où l'application n'est pas toujours aussi discrète que dans ce cas-ci.

89. En relevant patiemment toutes les variantes d'un de ses romans, Yves Saint-Denis a bien montré le labeur auquel s'astreignait Groulx par souci de bien écrire, même si le résultat n'était pas toujours à la hauteur de l'effort. Voir *l'Appel de la race*, édition critique par Yves Saint-Denis, thèse de doctorat en lettres françaises, Université d'Ottawa, 1991, iv-126-60-530-810 p.



L'historien au Salon du Livre de Montréal en 1966.
A. Mercier, photographe
Fonds Lionel-Groulx — Centre de recherche Lionel-Groulx

Conclusion

Dans les sciences de l'homme, c'est insensiblement que l'on glisse du paradigme à l'idéologie. L'idéologie vient souvent colorer les jugements sur les auteurs. Aussi les nationalistes, les droitistes, les catholiques seront plus à même que les autres de pénétrer et d'admirer le monde de Groulx[90]. Mais quiconque trouvera sa récompense, qui fera l'effort de se plonger dans un classique comme l'*Histoire du Canada français depuis la découverte*[91]. Non pas, évidemment, pour connaître l'état le plus récent d'une question historique, le fin mot d'une controverse, mais pour les mêmes raisons qui vous font revenir à Fustel de Coulanges, Taine, Renan ou Bainville[92]. Le lecteur à l'esprit ouvert, explorant le

90. Groulx avait le sentiment très vif de l'inconstance des modes de l'esprit, de la fugacité des idées dominantes, de la mobilité des sentiments, et du fossé ainsi creusé entre les générations et entre les familles de pensée. Ce mur d'incompréhension qu'il craignait tant de voir se dresser à tout moment l'assombrissait et le jetait parfois dans l'angoisse: «Dirai-je qu'à travers ces envols de mots, sinon d'idées, jetés à tant d'auditoires, une pensée, une inquiétude ne m'a jamais laissé. Inquiétude du semeur qui jette à la terre le grain à pleine poignée, généreusement, et qui ne peut se défendre de cette interrogation: «Qu'en poussera-t-il?» «Et lesquels de ces grains méritent de pousser?» Inquiétude encore plus aiguë du semeur qui voudrait tant confier aux esprits de son époque quelques grains ou quelques germes vivants pour assurer le prochain avenir. Caprices des générations qui vous écoutent, vous applaudissent et ont sitôt fait d'oublier et même de répudier les maîtres d'hier. Il faut si peu pour changer l'atmosphère d'un pays. Ce qui plaisait hier ne plaît plus aujourd'hui, paraît suranné, dépassé. Non, il n'est pas vrai que l'on sème pour la génération qui vient après soi. Les variations de l'esprit humain sont imprévisibles. Quel météorologue les pourrait pronostiquer avec une minime justesse? Les courants de pensée sont aussi capricieux que les courants atmosphériques. Dans l'atmosphère régnante, on ne sait jamais quel courant étranger peut se glisser. Le semeur qui s'en va, qui a tout jeté jusqu'à la dernière poignée, jusqu'au fond de son sac, s'il est sage, se résignera mélancoliquement. Il n'avait qu'à faire son métier avec confiance, avec joie si possible. Il n'a pas à s'occuper de l'avenir qui appartient à un autre.» Voir *Mes mémoires, op. cit.*, t. 3, p. 261-262.

91. Pierre Trépanier, «*Histoire du Canada français depuis la découverte*, du chanoine Lionel Groulx», *DOLQ*, Montréal, Fides, 1982, t. 3, p. 466-472.

92. Encore qu'il y ait illusion à croire que la dernière parution fournisse toujours la meilleure approximation du vrai. Le savoir historique n'est pas automatiquement cumulatif. Les centres d'intérêt se déplaçant, des provinces entières de l'érudition risquent d'être désertées. Il n'est pas impossible que tel qui se croit pionnier ignore simplement que sa découverte dort depuis des lustres sous la poussière des bibliothèques.

monde de Groulx au moyen de l'un ou l'autre de ses grands livres, ne pourra manquer d'admirer une œuvre édifiée dans l'enthousiasme et la rigueur, de se laisser inonder par la lumière d'une conscience exigeante et d'une belle intelligence, de contempler une certaine idée de la nation, de son destin, des devoirs qu'elle commande, de partager une inquiétude noble et de vastes desseins, qui l'arrachent à sa petitesse, ou enfin, simplement, de goûter le plaisir de lire car cet historien était aussi un écrivain.

Pierre Trépanier